

L'histoire des Fours à charbon de bois du Vuache, à Savigny

(Inauguration du 30 mai 2015)

Nous voici rassemblés dans ce petit espace de notre commune qui pouvait sembler jusqu'à ce jour banal et insignifiant. La présence dorénavant de ce curieux ustensile en fer datant de la deuxième guerre mondiale va en faire un lieu d'interrogation et de mémoire. Mais ce lieu n'était déjà pas si insignifiant que ça. C'est pourquoi je vous propose dans un premier temps de le « faire parler » en regardant autour de nous afin d'y découvrir des traces de notre passé plus ou moins ancien. Par la suite je reviendrai plus précisément sur les événements qui ont conduit à l'installation et à la mise en œuvre dans notre montagne de ces espèces de grosses marmites qui sont des fours à charbon de bois. Enfin, dans un troisième temps on pourra revenir, en lien avec le panneau installé à côté du four par le Syndicat intercommunal de protection et de conservation du Vuache, sur la structure et le fonctionnement de ces fours.

I- Tout autour de nous, on peut effectivement observer plusieurs marqueurs de notre passé:

Les rochers de granit qui parsèment (encore) la forêt proche et que les géologues appellent « blocs erratiques » nous font même remonter très haut dans le temps, à l'époque de l'immense glacier de l'Arve qui, en fondant, il y a 15000 ans, a abandonné sur place des morceaux du Mont-Blanc sur le sol de notre montagne jurassienne calcaire.

La forêt qui nous entoure nous parle, elle, d'une histoire bien plus récente. La présence de résineux (épicéas, sapins blanc des Vosges, Douglas...), qui mélangent leurs hautes et sombres silhouettes au vert tendre des feuillus (hêtres, frênes, érables, charmes...) nous renvoie aux années 1950, à partir desquelles la commune, sur les conseils et avec l'aide de l'organisme public qui s'appelait encore les Eaux et Forêts (devenu plus tard l'ONF, Office National des Forêts) s'est lancée dans l'enrésinement du Vuache et la plantation de milliers de petits « sapins ». Ces derniers étaient en partie élevés dans une pépinière installée au-dessous de la cure. Et sous le contrôle du garde forestier d'alors (le « petit garde » comme on l'appelait), et de l'instituteur Auguste Menu, les élèves de l'Ecole ont participé à l'entretien de cette pépinière. Certains particuliers se laissèrent aussi persuader qu'il était économiquement prometteur de remplacer les feuillus par des sapins voire même de planter des sapins dans des prêtres plus guère utilisés et qui revenaient ainsi à la forêt, amorçant ce que les spécialistes appellent la « déprise » agricole. C'est ce que fit tout près d'ici Léon Fol dit Militaire qui « enrésina » une parcelle et y construisit une cabane en tôles « la cabane à Léon ». Cette cabane faites de bidons « déssoudés » et aplatis provenant de l'usine de carbure de Bellegarde servait à Léon et à ses amis à organiser des parties de chasse. On peut encore en « admirer » les vestiges un peu en amont de notre petite place. Les petits sapins sont devenus grands mais contrairement au rêve de 1950 ni la commune ni

les particuliers n'ont trouvé là (jusqu'à ce jour !) la source d'enrichissement espérée. Et d'ailleurs il y a longtemps que l'O.N.F. a stoppé cet « enrésinement » de notre montagne.

Autre trace du passé : les panneaux en métal ou en bois qui nous entourent. Ils témoignent d'un changement du rapport à la montagne qui nous fait remonter aux années 1970. Les panneaux métalliques portent des interdictions : véhicules à moteur, chiens non tenus en laisse et des informations : « zone protégée » signée GIC c'est-à-dire Groupement d'intérêt cynégétique. Les panneaux en bois donnent aux randonneurs de plus en plus nombreux des directions et des temps de parcours pour atteindre « Cessens » puis le « Golet du Pey » ou les « baraques » et le « sommet ». C'est bien au cours de ces années 70 que, face à certains projets de grands aménagements touristiques et urbanistiques, les habitants, les chasseurs et les municipalités de Savigny et d'autres communes du Vuache s'alarmèrent et décidèrent de mettre en place une politique de protection et d'aménagement doux de notre montagne. Un organisme fut alors créé en octobre 1970 le « Syndicat intercommunal d'Aménagement du Vuache » (SIAV). Un deuxième fut créé 20 ans plus tard le 11 décembre 1990 : le Syndicat Intercommunal de Protection et de Conservation du Vuache (SIPCV). (Deux organismes qui viennent d'ailleurs d'ouvrir des négociations en vue de leur fusion prochaine !)

A propos de panneaux, il pourrait y en avoir un autre. Il a d'ailleurs existé dans la passé mais son existence fut de très courte durée. Par contre son héritage a été durable. Il illustre en tout cas le processus parfois curieux qui conduit à donner un nom à un lieu. Ce nom vous ne le trouverez sur aucune carte mais il est connu et utilisé par beaucoup d'habitants de Savigny et même des communes voisines. Il s'agit du nom donné à ce lieu même : « la place du docteur » ! Une enquête serrée, m'a apporté l'explication de cette étrange dénomination digne d'un exploit du Tartarin de Tarascon d'Alphonse Daudet qui avant d'aller chasser le lion en Afrique, mitraillait les casquettes de ses compagnons/ chasseurs dans son pays de Provence. Voici l'histoire qui se déroula un jour d'automne du milieu des années 70. Ce matin-là, trois jeunes chasseurs de la commune se rencontrent ici même, en ce lieu alors sans nom. Il s'agit du regretté Louis (allias Tom), de Georges (plus connu sous le nom de Georgi) et de Robert (dit « Le Docteur »). Ce surnom (surdimensionné) lui avait été donné quelques temps plus tôt par ses copains de Savigny alors qu'il était ambulancier aux Armées lors de son « service militaire ». Ce fameux jour d'octobre donc « le docteur » est là, il porte fièrement sur la tête, tel Ugolin dans Manon des Sources, un confortable chapeau de feutre, sensé le protéger de la pluie automnale. Georgi - probablement impressionné par ce couvre - chef tout neuf (et toujours aussi farceur !), tend son fusil à Tom qui n'avait pas pris le sien ce jour-là, et, prestement, s'empare du chapeau du « docteur » et le lance en l'air. Tout aussi prestement, Tom tire avec le fusil de Georgi dans le chapeau qui tombe à terre dans un état que je vous laisse imaginer. Le « Docteur » est furieux. Pour consacrer ce grand événement Tom propose sur le champ de baptiser l'endroit « place du Docteur » et derechef, Georgi descend à Murcier, entre dans l'atelier de son père, prend un rectangle d'aggloméré et à la peinture noire y écrit « place du docteur ». Il remonte ici avec Tom et

cloue le panneau sur un tronc d'arbre. Quelques jours plus tard, le garde forestier, pas content du tout, enlève le panneau. Ce dernier a donc eu la vie courte mais pas le nom de ce petit carrefour promu au rang de « place ». Ce nom s'est transmis de bouche à oreille dans les générations de chasseurs en transit vers les battues aux sangliers et les joyeux rassemblements à la « cabane » de la clairière de Plamont.

Un autre nom de lieu, lui, est devenu officiel il y a 5 ou 6 ans et on peut le lire sur les cartes. C'est le nom donné au chemin sur lequel nous sommes qui va d'Olliet à la clairière de Plamont, le « chemin des Espagnols ». Les gens d'ici l'appelaient ainsi depuis longtemps mais lui donnaient aussi d'autres noms : « le chemin de la montagne », « le chemin des baraques » ou « le chemin des Juifs ». Tous ces noms, ainsi que cet étrange ustensile installé judicieusement par la municipalité en ce lieu et inauguré aujourd'hui, nous renvoient trois quarts de siècles plus tôt, aux années douloureuses de la Deuxième Guerre mondiale, entre 1939 et 1945.

2- Le premier septembre 1939 Hitler donne ordre à son armée d'envahir la Pologne. Dès le 3 septembre l'Angleterre puis la France déclarent la guerre à l'Allemagne. C'est le début de la deuxième guerre mondiale. Mais pendant l'automne et l'hiver rien ne se passe (ou presque) à l'Ouest. L'armée française s'ennuie le long de la ligne Maginot, c'est la « drôle de guerre ». En avril/mai il y eut pourtant la fameuse expédition en Norvège où s'illustrèrent de nombreux soldats venus de Savoie. Le 13 mai 1940, Hitler lance l'offensive contre la Belgique et la France. En un mois, notre pays est envahi et submergé. Dans notre région, l'armée allemande atteint Rumilly et le Fort l'Ecluse qui résiste courageusement. Le 24 juin, le nouveau chef du gouvernement, Pétain, dépose les armes en signant un armistice avec Hitler. Cet armistice prévoit l'occupation par l'armée allemande de près des deux tiers du pays (tout le nord et l'ouest), le tiers restant (le massif central et le sud-est du pays) restant non occupé et sous l'autorité de Pétain qui en profite pour renverser la République et créer un régime autoritaire dénommé « Etat français » dont il est le « chef », avec pour capitale, la ville de Vichy. Entre les deux zones, est installée une véritable frontière intérieure entièrement contrôlée par l'armée Allemande et que l'on appelle la « ligne de démarcation ». Dans notre région, elle se situe tout près d'ici au niveau de Raclaz et de Faramaz (Vulbens et Chevrier étant en zone occupée Dingy et Savigny en zone non occupée). Quant à l'armée française, elle est terriblement affaiblie par la défaite, un million 800 000 soldats sont prisonniers en Allemagne, ceux qui restent en France sont démobilisés à l'exception de 100 000 hommes qui forment ce qu'on nomme : « l'armée d'armistice » et qui sera à son tour dissoute après l'invasion par l'armée allemande de la zone sud en novembre 1942. Comme Savigny est tout proche de la ligne de démarcation, une compagnie de l'armée issue du 27ème Bataillon de Chasseurs Alpains d'Annecy s'y installe au lendemain de la signature de l'armistice fin juin 1940. Fernand Fol se souvient très bien de son arrivée. Une guérite où les soldats prennent la garde est installée à l'emplacement actuel du pèse-

lait au carrefour du village. Les soldats en faction logeaient dans diverses maisons inhabitées d'Olliet et des autres villages de la commune (ainsi les deux maisons Chautemps de Cortagy). Le capitaine commandant cette petite unité quant à lui est logé au Château. Des soldats ont un temps habité la salle des fêtes paroissiale. A l'emplacement où furent construits récemment les grands hangars du GAEC La Renaissance de Pascal Fol, il y avait le mât où se déroulait chaque jour la « cérémonie au drapeau » avec « la levée des couleurs ». C'est au même moment, en juillet 1940, qu'arrivèrent à Olliet les premiers Espagnols. Il s'agissait de républicains réfugiés en France après avoir traversé les Pyrénées à la suite de la victoire des franquistes (les partisans du Général Franco dont le coup d'état de juillet 1936 avait plongé l'Espagne dans une terrible guerre civile qui fit près d'un million de morts). D'abord regroupés dans d'immenses camps sommairement aménagés dans les Pyrénées Atlantiques et les Pyrénées Orientales (Gurs, Rivesaltes, Argelès...), les hommes de plus de 18 ans se virent imposer le choix suivant : soit s'engager dans la Légion « étrangère » de l'armée française soit aller travailler dans des « groupements de travailleurs étrangers (GTE) » que l'administration du tout nouvel Etat Français de Vichy était en train de mettre en place. Ces camps étaient souvent créés dans les zones de montagne et de forêt en vue de leur exploitation. C'est le cas à Savigny où fut créé dans le Vuache le GTE (Groupement de travailleurs étrangers) n° 514 dépendant du 5ème groupe régional, celui de Lyon. D'abord logés chez l'habitant (le plus souvent dans des granges d'Olliet), ces réfugiés espagnols qui furent jusqu'à 200 (voire 300 d'après Albert Fol) , sous le contrôle de l'armée d'armistice construisirent des baraques en bois. Ils en bâtirent quatre à Olliet à côté de la maison et ancienne ferme de Fernand et Léa Fol. Meublées de châlits elles servaient essentiellement de dortoir. La plus grande, située devant la maison de Fernand et Léa, servait aussi de salle d'animation. Georges Vuichard (Tracle) y anima même des soirées dansantes avec son accordéon. Des jeunes de toute la région avaient pris l'habitude d'y venir... jusqu'au jour où les gendarmes de Valleiry, voulant faire respecter le couvre-feu intervinrent. Mais les jeunes du village tels Casto, Marius et Léon eurent le temps de déguerpir ! Plus tard, lorsque les Juifs eurent remplacé les Espagnols, furent organisées dans cette baraque des projections de films auxquelles les habitants de la commune étaient invités. Il y avait même un petit laboratoire pour développer des photos. Derrière la maison de Fernand, il y avait une cabane en fer et planches où était entreposé le charbon de bois que nous allons évoquer plus longuement tout à l'heure. Dans la maison même de Fernand furent aménagées la cuisine du camp et les écuries pour les chevaux et les mulets. Ces travailleurs espagnols n'étaient pas enfermés dans le camp. Les surveillants étaient même plutôt bienveillants. L'un d'entre eux, Benetto, épousa une fille du village (Renée Pichollet).

Ce sont aussi ces Espagnols qui construisirent trois autres cabanes et un entrepôt dans la clairière de Plamont. D'après Albert Fol ces « baraques » de Plamont ne servirent jamais de logements pour les Espagnols ou les Juifs qui les remplacèrent. Elles furent par contre utilisées par les maquisards de l'Armée Secrète en 1944 jusqu'à ce mémorable jour du 1er juillet où les soldats allemands les incendièrent alors que leurs occupants informés avaient

déguerpi depuis la veille, soldats allemands, qui ensuite, rassemblèrent autour du maire, du boulanger et du curé, la population de Murcier terrorisée sur la place du village.

Ce sont aussi ces Espagnols qui construisirent à la pelle et à la pioche la plus grande partie du chemin forestier sur lequel nous sommes actuellement qui reliait Olliet à Plamont avec une pente nettement moins forte que l'ancien chemin, ce qui permit ainsi aux camions de monter à la montagne pour l'exploitation forestière.

Car il s'agissait bien pour l'administration de Vichy via le préfet de Haute-Savoie et l'Office des eaux et Forêt d'intensifier l'exploitation forestière de notre montagne. Rappelons qu'il s'agit pour l'essentiel d'une forêt communale qui couvre environ 250 hectares et dont l'exploitation se faisait traditionnellement sous la forme de coupes d'affouage souscrites par les familles de la commune pour assurer leur approvisionnement en bois de chauffage. Or à partir de 1940, du fait de la défaite, de l'occupation et du pillage de notre pays par l'armée allemande, on connaît des pénuries de tout et particulièrement de nourriture, de carburant et de combustible. Il n'y a plus guère d'essence pour les véhicules à moteur et plus du tout de charbon pour le chauffage des maisons. C'est pour faire face à cette situation que la liberté de circuler fut suspendue et que seuls certains véhicules furent autorisés à avoir du carburant et le droit de circuler (administration, médecins...). C'est pour la même raison que le préfet d'Annecy « réquisitionna » notre forêt communale et en confia l'exploitation à la Division des Eaux et Forêts de Thonon. Cette dernière fit appel à des entreprises de bûcheronnage qui arrivèrent avec leurs propres employés mais utilisèrent aussi la main d'œuvre du camp de travail de Savigny et embauchèrent également des jeunes du pays. Fernand Fol cite Léon Fol, Louis Vuichard/Sanson et Albert Fol de Cessens. L'exploitation forestière prit deux formes : l'extraction de bois de chauffage et le charbonnage. Le bois de chauffage était acheminé par camions dans toute la région et surtout vers les villes : Saint Julien, Annecy... avec en priorité les boulangeries, les fruitières, les écoles, les administrations et les hôpitaux. Le charbonnage se fit par le moyen de cet appareil que nous avons là sous les yeux et qui ressemble à une grosse marmite. Rappelons que la fabrication de charbon de bois dans notre montagne est une vieille histoire puisqu'elle remonte au Moyen-Age (un document de 1439 en atteste la présence). Au cours des XVIIème et XVIIIème siècles, elle s'était même beaucoup développée. La méthode employée était celle traditionnelle de la « meule ». Les charbonniers faisaient une grosse pile de bois de plusieurs dizaines de stères en forme de pain de sucre et la recouvrait d'une couche imperméable faite de terre et d'herbes. Mais cette activité séculaire fut abandonnée à la fin du XIXème siècle. Elle redémarra donc en 1940 mais cette fois-ci avec une autre technique, celle du « four à charbon de bois ». Il y en eut entre 20 et 30 au total et ce sont les Espagnols qui commencèrent à les mettre en œuvre. Ces fours d'assez petites dimensions (2m de diamètre et 2 m de hauteur, contenant environ trois stères de bois), étaient installés tout près d'ici, dispersés dans la forêt sur des petites plates-formes aménagées à cet effet. Ces fours transformaient en charbon de bois les troncs et branches de petite section appelés justement « charbonnette ». Ce charbon de bois n'était évidemment pas utilisé comme

aujourd'hui pour faire les « barbecues » du dimanche mais pour faire fonctionner les « gazogènes », « les gazo-bois » comme on disait alors. Ces curieux équipements en forme de cylindres métalliques que l'on installait sur les camions, les autocars et même les voitures particulières. Ils produisaient, à partir de charbon de bois, un gaz qui, mélangé à l'air, faisait tourner les moteurs à explosion. Albert Fol se souvenait de la voiture du docteur Bonnier de St Julien qui venait soigner les Espagnols puis les Juifs du camp.

Les Espagnols participèrent ainsi largement à la première année de cette exploitation de la forêt du Vuache sur Savigny : construction des baraques et du chemin, abattage et transport du bois, charbonnage etc... . Selon Albert Fol, ces Espagnols qui furent jusqu'à 300, ne restèrent qu'une année au camp de Savigny (de juillet 1940 à l'été 1941). Après quoi, selon lui, certains furent envoyés dans d'autres camps. D'autres entrèrent dans la clandestinité et se retrouvèrent souvent dans les maquis du département. Nombre d'entre eux participèrent à l'épisode des Glières. Un des Espagnols du camp resta à Savigny. Il le fit légalement en épousant une fille du pays. Mais malheureusement il fut contraint d'aller travailler dans le nord de la France à la construction du Mur de l'Atlantique, ne revenant durant le reste de la guerre que deux ou trois fois à Savigny pour y retrouver sa femme. De fait, et Albert Fol était catégorique sur ce point, il n'y avait plus d'Espagnols au camp de travail d'Olliet quand arrivèrent leurs « remplaçants », des Juifs, en octobre 1941. Dans son livre sur le camp de Savigny, Robert Amoudruz rapporte le témoignage de Jean Pichollet qui raconte que c'est quelques jours après la rentrée scolaire -qui avait lieu alors début Octobre - qu'il les vit pour la première fois en retournant dans son village vers 17 heures : « On revenait de l'école... A l'entrée du village, on est tombé sur une troupe nombreuse d'hommes inconnus et bizarres assis tout le long de la route. On a eu très peur. On n'osait pas passer devant eux pour gagner nos maisons ». Il s'agissait de Juifs étrangers (Allemands, Polonais, Autrichiens, Hollandais...) qui pensaient avoir échappé aux Nazis en se réfugiant en zone non occupée et qui furent, comme avant eux les réfugiés espagnols, parqués dans un premier temps dans les immenses camps français comme celui de Rivesaltes. Et comme aux Espagnols on proposa aux hommes de faire partie de « groupes de travailleurs étrangers ». Et c'est ainsi que fut rouvert le camp de Savigny. Eux aussi furent environ 200 et ils firent les mêmes tâches que leurs prédécesseurs : achèvement du chemin, bûcheronnage, charbonnage. Et comme les Espagnols, ils restaient relativement libres de se déplacer en dehors des heures de travail. Ils eurent des contacts nombreux et cordiaux avec la population villageoise. Et ce, jusqu'au petit matin du 23 août 1942 où le camp fut cerné par des dizaines de gendarmes français. Des cars avaient été approchés. Fernand parle de cinq cars et de cinq heures du matin. Albert Fol affirmait qu'entre le moment de l'encerclement du camp par les gendarmes et l'acheminement par deux cars des juifs du camp vers la gare de Valleiry, il se passa plusieurs jours. Au total, 104 juifs du camp ont été embarqués et

livrés aux Allemands par l'administration française, destination Drancy près de Paris puis le camp d'extermination d'Auschwitz d'où aucun ne revint vivant.

Cet épisode tragique et honteux n'interrompt pas l'exploitation de la forêt de la commune qui se poursuivit jusqu'à la fin de la guerre, le 8 mai 1945 et même au-delà. Toujours sous le contrôle des Eaux et Forêts, des entreprises forestières telle l'entreprise Prestaille et plusieurs autres poursuivirent l'exploitation avec leurs propres employés mais aussi avec une main d'œuvre locale ou étrangère : bûcherons Valdotains et Suisses, jeunes de Vulbens comme Escoffier et Sache, jeunes de Cessens et d'Olliet comme Jean Cudet et Albert Fol. En 1943, la partie de la montagne située au-dessus d'Olliet ayant été largement déboisée, on déplaça le chantier plus au Nord, au Carrelet, au-dessus de Cessens. Là, l'entreprise Pican de Faverges qui avait obtenu le marché installa un câble de plus d'un kilomètre qui descendait depuis le Carrelet jusqu'au village de Cessens (juste derrière l'actuelle maison de Roger Fol). De petites bennes contenant chacune un stère de bois, glissaient le long du câble. Il fallait amener le bois au départ de cette ligne à l'aide des mulets et des luges. On y déplaça aussi les fours à charbon où quelques-uns se trouvent encore. Celui que nous avons sous les yeux en provient d'ailleurs. Albert Fol m'a affirmé qu'au Carrelet les fours déménagés n'ont jamais été mis en activité.

Au total, cette exploitation forestière laissa la forêt de notre montagne très éclaircie. Rien qu'au Carrelet Albert Fol disait qu'on avait extrait 3800 stères de bois et que tout le nord du Vuache était déboisé (200 ha sur les 250 ha de la forêt communale). Tout avait été coupé même bon nombre des baliveaux pour en faire du bois d'œuvre. Louis Vuichard, dans son livre sur Savigny, écrit que c'est 10 000 stères de bois qui furent cédés à un prix imposé et dérisoire et que les chemins du poteau à Olliet et du chef-lieu à Cessens avaient été fortement détériorés par le transport du bois. Après quoi la ville d'Annecy qui avait particulièrement bénéficié de ce bois du Vuache a généreusement livré quelques m³ de gravier et mis à la disposition de la commune de Savigny un camion... pendant deux jours pour réparer les chemins!

3- Pour en revenir à nos fours et grâce au témoignage de Léon Fol rapporté par Robert Amoudruz et à ceux de Fernand et d'Albert on peut se faire une idée assez précise du fonctionnement de ces fameux fours. Il s'agissait de fours en tôle épaisse d'environ 2 m de diamètre et composés de trois éléments qui s'emboîtent : une partie inférieure sans fond en forme de grosse couronne évasée vers le haut, une partie médiane en forme de couronne se rétrécissant elle vers le haut, puis un grand couvercle doté d'un tuyau central servant de cheminée. Cette grosse marmite sans fond était légèrement surélevée afin de placer au-dessous d'elle quatre tuyaux courts assurant une prise d'air et quatre tuyaux plus longs et courbés remontant le long du flan de four assurant l'évacuation des fumées

Ces fours étaient chargés de « billes de bois » de faible section appelées « charbonnette » d'environ 1 m de long et de 20 cm à 5 cm de circonférence. Celles du bas étaient placées horizontalement celles du haut verticalement. La mise à feu n'était pas facile et se faisait en

versant des braises par la cheminée du haut. L'opération durait en général une nuit. Après quoi il fallait empêcher la combustion du bois, l'étouffer en quelque sorte pour assurer sa « carbonisation ». Pour cela les charbonniers retiraient les prises d'air et colmataient avec de la terre tout le bas du four. Ils contrôlaient régulièrement l'opération grâce à la couleur de la fumée. La carbonisation ne devait pas s'étouffer mais la combustion ne devait pas repartir. L'opération durait environ deux jours. Ensuite, il fallait laisser refroidir le four. Alors on ouvrait l'ustensile et on mettait le charbon de bois dans des sacs en toile de jute. Ces sacs étaient descendus dans la cabane de stockage située à Olliet. Robert Amoudruz affirme qu'une part importante était vendue à une société d'Annemasse « la Socaline » qui réduisait ces morceaux de charbon de bois en petites billes aptes à faire fonctionner les « gazos ». Ces fours en tôle s'abîmaient vite sous l'effet de la chaleur. On les descendait alors jusqu'au bord du chemin où une entreprise de soudure les réparait.

Cette activité de charbonnage dans notre montagne cessa totalement à la fin de la guerre. Les fours furent abandonnés sur place. Certains furent récupérés par des familles de la commune. On a pu en voir un qui resta longtemps dans un coin de la cour de Louis Vuichard-Sanson à Olliet. Fernand Fol dit que Louis l'utilisa un temps pour y stocker du carburant pour son tracteur Mac Cormick. Marie Chautemps dit que ces grosses marmites de fer furent souvent utilisées pour y mettre à l'abri du petit bois pour allumer le feu. Aujourd'hui, sur Savigny, seuls semblent subsister les quatre éléments que l'on peut observer le long du chemin du Carrelet et celui qui a heureusement été installé ici. Ce dernier sera dorénavant un rappel de cette activité originale que fut le charbonnage dans notre montagne il y a trois quarts de siècle mais il nous rappellera aussi que pendant ces années de la deuxième guerre mondiale il s'est déroulé ici des événements graves. Que des hommes réfugiés en France mais non libres : Espagnols républicains puis Juifs étrangers ont été amenés à construire avec des moyens rudimentaires un chemin, à participer à l'abattage et au transport des arbres, au fonctionnement des fours à charbon de bois alors qu'ils logeaient dans des baraques en bois qu'ils avaient eux-mêmes construites avant d'être dispersés pour les premiers, déportés et exterminés pour les seconds.

Jean-Louis MUGNIER, Mai 2015

